

**DE ΤΡΟΙΗ À TARUISA :  
REGARD CRITIQUE SUR LES HYPOTHÈSES  
D'UNE ÉTYMOLOGIE COMMUNE**

*Résumé.* — Suite à la lecture des travaux pratiquement inédits en Occident du philologue russe Leonid Aleksandrovič Gindin (1925-1994), nous avons proposé de remettre en perspective la question posée par l'étymologie du nom de Troie. Cette étude rappelle d'abord les données du problème, à savoir, essentiellement, le rapport des noms grecs de la cité, Τροίη, et de ses habitants, les Τρωες, au nom hittite *Taruisa*, et évalue ensuite les différentes hypothèses qui ont été avancées pour expliquer cette relation. Celles-ci ont pris des sens divers : les essais de reconstitution d'une racine commune aux deux noms se sont accompagnés, en effet, de tentatives visant à relier le nom de la cité à un groupe ou à une langue plus précisément, comme les Thraces ou les Étrusques. En mettant en évidence les difficultés de concilier toutes les occurrences du nom et les insuffisances des étymologies présentées, cette recherche montre aussi l'intérêt du nord-ouest de l'Anatolie dans l'étude des contacts et des migrations des peuples entre l'Europe et l'Asie depuis l'âge du bronze.

*Abstract.* — Though little known in the West, the works of the Russian philologist Leonid Aleksandrovič Gindin (1925-1994) contain many thought-provoking suggestions, which led us to reinvestigate the vexed question of the origin of the name of Troy. The paper begins with a critical survey of the widely divergent hypotheses concerning the etymology of the Greek names of the city and its inhabitants (Τροίη, Τρωες) and their relationship with the Hittite place name *Taruisa*. In their search for a common origin for the Greek and the Anatolian forms, some scholars have traced them back to the Thracians and even sought an Etruscan connection. While pointing out the shortcomings of the proposed explanations and the problems raised by the attempts to reconcile the different name forms, this article also highlights the pivotal role of North-Western Anatolia for ethnic contacts and migrations between Europe and Asia since the Bronze Age.

Depuis sa mise au jour par Heinrich Schliemann, le site de Troie a été l'objet d'études nombreuses et diverses. Par sa position cruciale, au croisement de l'Europe et de l'Asie, la cité figure notamment au centre de la question toujours débattue des mouvements migratoires autour de l'Égée depuis l'âge du Bronze. Et au sein de cette problématique, l'étymologie du nom de Troie occupe naturellement la première place.

Suggérée par la lecture des travaux peu connus en Occident de Leonid Aleksandrovič Gindin (1925-1994)<sup>1</sup>, la présente étude se propose de remettre en perspective le problème et ses données par l'évaluation des différentes hypothèses qui ont cherché à expliquer le nom de Troie, depuis les premières analyses avancées par E. Forrer et P. Kretschmer, et les tentatives qui ont suivi, à savoir (1) l'étymologie de V. Georgiev, et son rapprochement avec les Étrusques<sup>2</sup>; (2) l'hypothèse thrace de L. Gindin<sup>3</sup>; (3) l'étude d'I. Hajnal, qui, dans le cadre de ses travaux sur l'historicité de l'*Iliade*, tente d'éclaircir le lien qui unit le grec Τροίη au hittite *Taruisa*<sup>4</sup>; (4) la récente hypothèse étrusque d'A. Kloekhorst<sup>5</sup>.

Le problème posé par la définition de l'étymologie du nom de Troie est essentiellement issu de la difficulté de concilier les différentes formes relevées pour désigner la cité de l'Hellespont et ses dérivés, qui sont recensées en grec, en hittite et en louvite.

---

1. La division de l'Europe par la guerre froide et la barrière linguistique ont en effet laissé pratiquement sans écho l'essai magistral de reconstitution des migrations indo-européennes par le philologue russe. Or Troie est au cœur de ces études : théâtre des événements qui donnèrent « mille maux aux Achéens », la cité de Propontide avait préparé, à ses yeux, son rôle majestueux par deux millénaires d'incessants mouvements migratoires de peuples venus de tous les côtés de la mer Égée et de ses îles. Le site et sa région, dès lors, se sont constitués comme un terrain d'étude idéal pour la connaissance de ces mouvements et de la constitution des différents groupes d'Indo-Européens impliqués dans les Balkans : Thraces, Grecs et Anatoliens plus particulièrement, dont il suit la trace par l'onomastique. *L'Iliade*, en fin de compte, lui a fourni les arguments pour défendre la thèse de l'unité ethnique et culturelle de ces Indo-Européens au sein de la péninsule balkanique avant leur dispersion autour de la mer Égée. Dans ce cadre, le nom de Troie est utilisé comme un témoignage de la présence des Thraces en Asie dès l'arrivée de ce groupe indo-européen dans les Balkans. Entre autres publications, l'essentiel de ses recherches se trouve condensé dans cinq monographies : *Язык древнейшего населения юга Балканского полуострова* [*Langue de la plus ancienne population du sud de la péninsule balkanique*], Moskva, Nauka, 1966 ; *Древнейшая ономастика Восточных Балкан* [*L'onomastique la plus ancienne des Balkans orientaux*], Sofia, Izdatel'stvo Bolgarskoj Akademii Nauk, 1981 ; *Этногенез народов Балкан и Северного Причерноморья. Лингвистика, история, археология* [*Ethnogenèse des peuples des Balkans et du nord de la mer Noire. Langue, histoire, archéologie*], Moscou, Nauka, 1984 ; *Население гомеровской Трои* [*La population de la Troie homérique*], Moscou, Nauka, 1993 ; (avec V. L. CYMBURSKIJ) *Гомер и история Восточного Средиземноморья* [*Homère et l'histoire de la Méditerranée orientale*], Moscou, Rossijskaja Akademijskaja Nauk, 1996.

2. Cf. V. GEORGIEV (1938), p. 183 ; Id. (1958), p. 172, 197.

3. Cf. L. GINDIN (1994), p. 207-217.

4. Cf. I. HAJNAL (2003), p. 32-35.

5. Cf. A. KLOEKHORST (2012), p. 46-51.

Le grec seul, d'abord, alterne, pour la voyelle *o*, entre *ō* et *ō̄* : alors que Τροίη, ou, le trissyllabique Τροΐην<sup>6</sup>, avec *ō̄*, est la forme attestée dans l'*Iliade*, les Troyens y sont appelés Τρωῆες (féminin Τρωαί et Τρωάδες), avec *ō̄*, à l'instar du nom de leur ancêtre mythique, Τρώς (gén. Τρώος) ; *ō̄*, enfin, est présent dans le nom de la ville en dorien, Τρωΐα (Pindare), trissyllabique également.

Le témoignage grec le plus ancien de la racine du nom de Troie n'est cependant pas tiré de l'*Iliade*. Selon certaines interprétations, en effet, des anthroponymes issus des tablettes mycéniennes sont formés sur la même racine. Il faut à cet égard citer :

- *to-ro* (KN Dc 5687), pour *Trōs*, dont un génitif, *Trōhos*, serait attesté avec *to-ro-o* (PY An 519.1)<sup>7</sup>. Quand il n'est pas explicitement rapproché du fondateur mythique de Troie, le nom est en tout cas identifié comme originaire d'Asie mineure. Il faut noter encore que *to-ro* autorise aussi, à côté de *Trōs*, la lecture *Tlōs*, qui a cependant le désavantage de n'être pas connu comme anthroponyme en grec<sup>8</sup> ;
- *to-ro-ja* (PY Ep 705.6), dans une liste de noms d'esclaves, qui représenterait le dérivé féminin de *Trōs*<sup>9</sup>. Ce nom, au singulier, serait dans ce cas équivalent au féminin Τρωαί chez Homère.

De parenté plus discutée sont ensuite :

- *to-ro-wo* (PY An 129.5), qui voit son rapprochement du nom de Troie<sup>10</sup> concurrencé, en effet, par la lecture Θρόφος<sup>11</sup> ;
- *to-ro-wi* (PY Cn 131.6), enfin, qui pourrait être apparenté au précédent<sup>12</sup> et dont l'association à *to-ro-wi-ko* (PY 62 Cn 655) et *to-ro-*

6. Le trissyllabique Τροΐην est reconnu par Zénodote et Aristarque comme un adjectif associé à πόλις sous-entendu aux vers 129 du chant I de l'*Iliade* et 510 du chant XI de l'*Odyssée*. Ils n'admettent ailleurs qu'un dissyllabique.

7. Cf. M. VENTRIS (1973), p. 587 ; R. PALMER (1969), p. 151, 459 ; A. HEUBECK (1966), p. 29, 44 ; C. RUIGH (1967), p. 89, n. 75 et p. 272 ; M. LEJEUNE (1972), p. 15 ; M. LINDGREN (1973), p. 129 ; M. S. RUIPÉREZ (1979), p. 284 ; F. GSCHNITZER (1983), p. 142 ; C. CAMERA (1971), p. 126 ; S. DEGER-JALKOTZY & S. HILLER (1999), p. 247.

8. Cf. O. LANDAU (1958), p. 139 ; A. HEUBECK (1966), p. 44-45.

9. Il pourrait aussi être identique à Τροίη du point de vue morphologique. Cf. C. RUIGH (1967), p. 272, n. 3.

10. Cf. L. GINDIN (1981), p. 32.

11. Cf. M. LEJEUNE (1958), p. 133, n. 21 ; G. BJÖRCK (1954), p. 273 ; R. PALMER (1969), p. 139, 370, 459 ; M. VENTRIS (1973), p. 587.

12. Cf. A. MORPURGO (1967), s.v. ; P. CHANTRAINE (1966), p. 175, évoque la possibilité mais n'estime pas cela nécessaire.

*wi-ka* (PY An 5.3) plaide pour la restitution d'un nominatif en *-iks*<sup>13</sup>. *to-ro-wi* est aussi interprété \*Θρόφις<sup>14</sup>.

Il va sans dire que, dans tous ces cas, la parenté de ces anthroponymes avec le nom de Troie est une hypothèse invérifiable.

Le nom hittite *Tarūisa*, quant à lui, a été pour la première fois déchiffré dans les Annales de Tudhaliya I/II derrière les signes cunéiformes *ta-ru-(ú-)i-ša*. Dès sa découverte, il a été mis en rapport avec le site légendaire de l'épopée homérique. Après Wilusa, *Tarūisa* est le dernier membre cité de la coalition d'Assuwa regroupant les États du nord-ouest de l'Asie mineure dressés contre l'empire hittite. Commencée par Lukka, la liste ferait ensuite l'énumération des pays de la coalition en progressant vers le nord jusqu'à *Tarūisa*, qui figure en dernière position. Le nom n'est par ailleurs attesté qu'une fois, dans une inscription hiéroglyphique louvite sur un bol d'argent découvert dans les années 1990<sup>15</sup>. Avec les signes *tara/i-ua/i-zi/a-ua/i*, l'inscription a été invoquée pour résoudre le problème de l'interprétation phonétique de la syllabe initiale signifiée par *ta-ru-(ú-)i-ša* : alors que le hittite laisse le choix entre *Taru/ū* et *Tru-*, le louvite autorise seulement les lectures *Taru* ou *Trau*. *Tarūisa* est donc le seul terme commun<sup>16</sup>. La publication de l'inscription louvite est récente ; ceci expliquera que les auteurs n'aient pas justifié le recours à la racine \**Tru-* plutôt que \**Taru-*. Dans l'examen qui va suivre, les références au nom hittite seront orthographiées à la manière choisie par les auteurs dans leur propre exposé.

L'idée de l'équivalence du hittite *Tarūisa* et du grec Τροίη a été pour la première fois formulée par E. Forrer en 1924<sup>17</sup>, et largement reprise et développée par la suite. Ainsi, après son admission par P. Kretschmer et Garstang-Gurney, H. Güterbock a encore tenté de clarifier le lien de *Tarūisa* à Wilusa par rapport au sens respectif de Troie et d'Ilion dans l'épopée homérique<sup>18</sup>. Ses conclusions ont servi à J. Latacz pour donner son cadre

13. *to-ro-wi-ko* pourrait être le génitif de *to-ro-wi* (P. CHANTRAINE [1966], p. 174 et M. VENTRIS [1973], p. 587) ou un dérivé hypocoristique du même nom (P. CHANTRAINE [1966], p. 174-175). *to-ro-wi-ka* apparaît généralement comme une graphie alternative pour *to-ro-wi* (*-ka* = *-ks*) (A. MORPURGO [1967], s.v. *-ka* = *-ks*), ou, un élargissement en *a* formé sur *to-ro-wi* ou *to-ro-wi-ko*, comme il est observé dans Περδίκκας qui pourrait être issu de πέρδις (P. CHANTRAINE [1966], p. 174-175).

14. Cf. O. LANDAU (1958), p. 139.

15. Cf. J. HAWKINS (1997), p. 7-24.

16. Cf. I. HAJNAL (2003), p. 33.

17. Cf. E. FORRER (1924), p. 1-22.

18. H. Güterbock s'est interrogé sur la différence entre les significations accordées aux deux noms dans le texte hittite en face du texte grec. Alors qu'Homère utilise *Ilion* pour désigner la ville et *Troie* pour désigner la région, les noms de *Tarūisa* et de *Wilusa*

historique à l'épopée d'Homère, de telle sorte qu'I. Hajnal ne considère pas devoir revenir sur la validité géographique des équations entre Wilusa et Ἰλιος et entre Taruisa et Τροίη. Il faut cependant noter encore que la thèse d'E. Forrer ne fait pas tout à fait l'unanimité et est encore débattue dans le cadre de la question du caractère historique de l'épopée homérique <sup>19</sup>.

E. Forrer, donc, le premier avait proposé de dater l'apparition du toponyme en grec, par l'hypothèse de sa dérivation depuis le hittite *T(a)ruisa*, via les stades \**Τρωίσα* > \**Τρωίθα* > Τρωῖα avec aspiration, puis disparition du -s- intervocalique <sup>20</sup>. Dans ce cas, vu l'absolue généralité de ce changement en grec et dans la mesure où la modification est opérée en mycénien déjà, l'emprunt remonterait à une époque antérieure au début du II<sup>e</sup> millénaire av. notre ère. La désignation Τρωῖα, donc, aurait été dérivée de *T(a)ruša* et les deux auraient coexisté au XIII<sup>e</sup> s.

P. Kretschmer à sa suite, observant que certaines adaptations grecques des toponymes d'origine anatolienne conservent le suffixe -σα, avait préféré voir dans la finale -ία, plutôt que les traces d'une évolution phonétique, la substitution en grec du suffixe géographique du hittite -(š)ša <sup>21</sup>. L'explication était d'autant plus plausible que la toponymie anatolienne connaît les doublets -iša/-ija (*Karkiša/Karkija*) <sup>22</sup>. De cette manière, le nom grec de Troie ne devait plus découler du hittite, mais représentait le développement indépendant d'une même base \**Trou-/Tru-* devant désigner la région des Troyens. Cette hypothèse, cependant, doit être modérée par la remarque de Laroche selon laquelle le suffixe -iša, qui n'apparaît que dans une dizaine de toponymes, et, qui plus est, en périphérie du monde anatolien, ne pouvait être identique au suffixe géographique -išša (louv. -ašši). Les toponymes du

---

dans les Annales de Tudhaliya réfèrent en effet tous les deux à un pays. *Wilusa*, cependant, a pu primitivement identifier une ville, pour s'appliquer dans un sens plus général à son territoire. Il s'agit, note H. Güterbock, d'une pratique courante des textes hittites, observée notamment pour Assura, Ḫalpa ou Ougarit. Qu'Homère, ensuite, ait pu employer l'un et l'autre nom pour désigner la même réalité s'explique facilement, et, vu l'écart temporel entre les deux sources, raisonnablement, par la fusion en une seule entité de ces territoires qui étaient apparemment voisins (H. GÜTERBOCK [1986], p. 33-44). J. Latacz suggère même que Wilusa et Taruisa n'étaient déjà plus politiquement distincts du temps de Tudhaliya, qui aurait cité les deux noms avec la seule idée d'allonger la liste des pays soumis (J. LATACZ [2004], p. 98).

19. C'est notamment le cas de Steiner, qui juge l'idée d'E. Forrer *purely coincidental and a wish dream to provide a historic reality for figures and events of the Ancient Greek mythology or to get at least a historic background of such events* (G. STEINER [2007], p. 607).

20. Cf. E. FORRER (1924), p. 6 ; ID. (1929), p. 262.

21. Cf. P. KRETSCHMER (1924), p. 213 ; ID. (1930), p. 167.

22. Cf. aussi H. T. BOSSERT (1946), p. 33.

premier type en *-iša* sont ainsi considérés comme étrangers : ils n'appartiennent pas à un modèle unique et la similitude entre les syllabes finales résulte plutôt du procédé uniforme de thématisation (*Hattuša*, par exemple, remonte à *Hattuš*, pourvu de la voyelle thématique *a*)<sup>23</sup>.

Ces premières tentatives de reconstitution ont eu différents prolongements. C'est encore en utilisant la finale des noms grec et hittite que V. Georgiev a proposé une étymologie commune aux deux toponymes. Les anthroponymes illyriens *Trosius*, *Trosia* et messapien *Trohanthes* (gén. *Traohanthihi*) et le toponyme (ou anthroponyme ?) apulien *Trosantios* ont d'abord suggéré à l'auteur la base *\*Trōs-*, elle-même issue, par monophthongaison d'un plus ancien *\*Traus-* attesté dans le nom des Thraces au nord des Balkans, les Τραυσοί. *\*Traus-* aurait aussi servi à la construction du nom hittite pour la Troade, *T(a)ruiša*, par l'intermédiaire de la forme *\*Tr(a)usja*<sup>24</sup> que V. Georgiev reconnaît d'abord dans le grec Τρωϊά : analysée comme un adjectif épithète d'un substantif « terre » sous-entendu, cette forme aurait subi une métathèse pour donner le hittite *T(a)ruiša*<sup>25</sup>. Cette interprétation de l'étymologie du nom de Troie a enfin permis à l'auteur de lier la cité aux Étrusques, dont le nom latin, *E-trus-ci*, avec la voyelle prothétique *e-*, présenterait la même racine que le nom de Troie. La légende d'Énée qui arrive en Italie après avoir réchappé de la ville en ruine apporte à l'auteur l'ultime confirmation de ses analyses linguistiques<sup>26</sup>.

L'hypothèse de Leonid Gindin, ensuite, s'est élaborée sur les recherches de V. Georgiev<sup>27</sup>. Deux observations linguistiques la mettent d'abord en défaut : le matériel conservé, premièrement, ne permet pas de voir quel terme, le grec Τρωϊά ou le hittite *Taruisa*, est antérieur à l'autre. D'autre part, davantage qu'une métathèse d'ordre purement phonétique, l'auteur propose dans le hittite *Taruisa* l'influence des toponymes anatoliens et égéens en *-iša*.

Mais le philologue russe est allé plus loin. La monophthongaison (supposée par V. Georgiev à partir des dialectes illyriens) de *au* > *ō* n'est, selon L. Gindin, une modification phonétique qui n'est ni connue en thrace ni en

23. Cf. E. LAROCHE (1956-1957), p. 2.

24. L'orthographe *\*Tr(a)usja* retenue par V. Georgiev s'explique de la manière suivante : après avoir définitivement écarté la lecture du son *a* suggérée par le signe cunéiforme *ta-* dans les Annales de Tudhaliya, d'où provient la lecture *T(a)ruiša*, V. Georgiev évince l'élément *a* de la diphtongue *au* de la racine *\*Traus-* retenue avec l'idée que cette diphtongue n'a pas laissé de trace en hittite.

25. Cf. V. GEORGIEV (1938), p. 183 ; ID. (1958), p. 172, 197.

26. *Ibid.*, p. 200.

27. Cf. L. GINDIN (1996), p. 207-217.

hittite. Aussi, dans la mesure où le phonème  $\delta$  devient  $\tilde{a}$  en thrace, \**Traus-* est pour l'auteur l'évolution d'un plus ancien \**Trou̯s-*, qui se reflète immédiatement dans le nom des Troyens Τρω̯ες, via \**Τροφσ(ε)ς* : la chute du groupe intervocalique \**-us-* aurait provoqué l'allongement de  $\delta$ , rendu en grec par  $\omega$ . D'après L. Gindin, ce mécanisme a également présidé à la formation du toponyme Τρω̯ια, de \**Τροφσ(ια)*. Τροίη enfin est perçu comme un atticisme, issu du plus ancien ionien \**Τρω̯ῆ*.

De l'autre côté du détroit, la forme \**Traus-* se reconnaît dans la désignation grecque des habitants des Balkans, les Θρω̯ικες, et ses variantes ultérieures Θρω̯ικες ou, en ionien, Θρω̯ηκες qui remontent à la forme originelle \**traus-ik-* via \**Θρω̯ηκες* <sup>28</sup>.

L'existence des formes Τρω̯ες et Θρω̯ηκες, dérivées de la même racine, avec, dans toutes les deux, l'aspiration puis la disparition du *s* final de la base, laisse alors supposer qu'au moment où les Grecs empruntèrent les ethnonymes, c'est-à-dire, vu les changements phonétiques observés, au début du II<sup>e</sup> millénaire au plus tard, le groupe anatolien issu des Indo-Européens balkaniques identifiés aux Proto-Thraces était déjà distancé de sa source <sup>29</sup>.

En insistant sur l'existence de noms d'origine thrace dans la péninsule nord-anatolienne, L. Gindin revient finalement sur le hittite *T(a)ruisa* pour l'accorder à la racine \**Trou̯s-* mise en évidence. Il propose à cette fin deux lectures aux signes cunéiformes : *T(a)ru̯isa* et *T(a)ro(u)isa*. L. Gindin envisage d'abord les solutions qui conforment le vocalisme initial *Tro-* / *Tru-* à la diphtongue de la racine : le redoublement du *u* dans les signes cunéiformes pourrait être le reflet du son labial  $\tilde{u}$  avant monophthongaison de la diphtongue. Il note d'autre part que cette diphtongue *ou* n'a pas été maintenue en hittite, et, enfin que, dans la mesure où le sort du son *o* dans la langue et dans sa notation n'est pas clair <sup>30</sup>, *u* a pu aussi bien servir à noter les voyelles *u* et *o*. Ensuite, constatant que la consonne *s* ne se trouve pas à la place prévue par la racine, L. Gindin propose deux explications : soit il s'agit d'une métathèse opérée sur la base originelle, soit il s'agit de l'influence des toponymes en *-isa*. L'auteur ajoute encore la possibilité de la

28. Cf. P. KRETSCHMER (1935), p. 39-41.

29. Ceci, naturellement, doit être mis en rapport avec la thèse de L. Gindin sur l'unité ethno-culturelle des Thraces et des Anatoliens entre l'Europe et l'Asie avant leur installation respective dans les Balkans et en Anatolie. Cf. n. 1.

30. Pour un examen complet et récent de la question, voir E. RIEKEN (2005), p. 537-549. Il semblerait en réalité que la distinction entre les sons /o/ et /u/ notés respectivement <u> et <ú> soit le fait d'un changement récent sur la voyelle \*/u/ du proto-hittite, et non un héritage ancien.

transmission d'un thème en *-i*<sup>31</sup>, qu'il représente alors sous la forme *\*Trosi*, et qui aurait subi ensuite une métathèse suivie du processus de thématization.

Cette hypothèse thrace balaye naturellement le lien avec les Étrusques proposé par V. Georgiev, auquel il y a, selon L. Gindin, d'autres obstacles : *\*Turs-* à son avis, compte tenu du grec *Τυρσηνοί / Τυρσᾶνοί*, de l'égyptien *Tw-rj-š* ou de la désignation latine *Tusci*, interprété comme issue de *\*Turs-ik-oi*, n'est pas une forme secondaire obtenue par métathèse à partir de *\*Tr(a)us-*, mais bien la forme première. Ainsi préfère-t-il pour celle-ci l'analyse de V. L. Cymburskij, qui admet une base *\*tursa-* et postule avec *\*tursa-na* l'origine purement anatolienne du grec *Τυρσηνοί*<sup>32</sup>.

Avant de présenter les dernières hypothèses relatives à l'étymologie du nom de la cité hellespontine, il sera pertinent de s'arrêter sur les tentatives qui ont déjà été évoquées, puisqu'elles n'ont pu tenir compte de la découverte récente de l'inscription hiéroglyphique d'Ankara. Ainsi, pour rappel, E. Forrer préconisait la dérivation du nom grec *Τρωῖα* depuis le nom hittite, via *\*Tρωῖσα*, et P. Kretschmer, en soutenant l'indépendance des formes hittite et grecques, reconstitue la base commune comme *\*Troy-/Tru-*, à laquelle il adjoint les suffixes toponymiques respectifs des deux langues, *-ia* et *-iša*. À partir du changement thrace de la voyelle *ō* en *ā* *\*Troyus-*, finalement, a été préféré par L. Gindin à *\*Traus-*, qu'avait suggéré V. Georgiev.

L. Gindin, donc, est le dernier à avoir proposé une solution, qui, du point de vue formel, embrasse toutes les données du problème et qui n'a pas rencontré d'objection. Mais l'hypothèse du lien entre le nom de la ville de Priam et celui de la région balkanique rencontre un obstacle majeur, d'ordre chronologique. L'arrivée des Thraces dans le sud-est de l'Europe est, en effet, admise au III<sup>e</sup> millénaire ; leurs infiltrations en Asie sont reconnues, mais seulement à la fin du II<sup>e</sup> millénaire<sup>33</sup>. L'installation de tribus thraces en Asie mineure au moment de la fondation de Troie anticiperait donc largement sur les mouvements de ces peuples indo-européens. La proposition de L. Gindin ainsi affaiblie appelle quelques autres remarques. Tout en défendant l'indépendance des noms hittites et grecques, L. Gindin reconnaît

31. Renvoyant à K. Vlahov, il invoque là la recension de ce genre de toponymes à finale *-i* dans les inscriptions gréco-romaines (citant comme exemple *Κουσκάβιρι* en Bulgarie). Cf. K. VLAHOV (1963), p. 349-352.

32. Cf. L. GINDIN (1996), p. 164-165.

33. Cf. I. RUSSU (1969), p. 44-62 ; R. KATIČIĆ (1976), p. 128-136 ; C. BRIXHE (1997), p. 180 et P. DIMITROV (2009), p. xvi-xxiii. Cette vague migratoire explique naturellement la présence de toponymes d'origine thrace en Asie mineure invoquée par L. Gindin.

dans la forme grecque la plus grande proximité avec la racine initiale, qui lui permet d'établir une relation remarquable entre les habitants de l'Hellespont, les Τρωες ou \*Τροφσ(ες) et ceux des Balkans, les Θρωκες ou \*Traus-ik-. Le rapport au hittite n'est envisagé qu'en dernier lieu, et maintenu au prix de manipulations, qui, pour être plausibles, ne possèdent pas d'indices positifs <sup>34</sup>.

L'interprétation du vocalisme initial comme pur phénomène graphique doit quoi qu'il en soit, être nuancée, comme cela a déjà été expliqué, par le louvite *tara/i-ua/i-zi/a-ua/i*. Ceci introduit finalement la dérivation ternaire proposée par I. Hajnal : partant d'une racine \*Toru-ā, à laquelle sont adjoints les suffixes \*-i-sā et \*-iā, il reconstruit les formes intermédiaires \*Toru-i-sā et \*Toru-iā à l'origine, respectivement, du hittite *ta-ru-i-ša* et, avec métathèse de la liquide, du grec Τροίη. Mais si cette solution réconcilie les formes du grec et du hittite, elle laisse cette fois sans explication les formes du grec, avec *ō*, comme Τρωες (*Il.*, II, 40 ; XXII, 57, etc.) ou Τρωος (signifiant « de Tros », *Il.*, V, 222 ; VIII, 106, ou « de Troie » XIII, 262) : en admettant l'influence de l'ethnikon Τρός, I. Hajnal est contraint, au regard du génitif mycénien *to-ro-o /Tro<sup>h</sup>-os/* de revoir la base \*Toru > \*Trou à \*Tros- qui se combine mal avec le hittite <sup>35</sup>. Comme L. Gindin, I. Hajnal se heurte à la conciliation des formes du grec entre elles et du hittite.

L'hypothèse récente de A. Kloekhorst permettra finalement de rappeler les données du problème posé par l'étymologie de Troie. En dépit des objections de Laroche sur la nature des finales *-iša* et *-ia* des termes grec et hittite (cf. *supra*, p. 7), A. Kloekhorst a récemment réaffirmé l'analyse de la finale de *T(a)ruiša* et de Τρωία en tant que suffixe toponymique. De là, dans la mesure où le son *ō* n'existe pas en hittite, il a défini la base du nom de Troie comme \*trū- <sup>36</sup>, et l'a ensuite rapprochée du nom des Étrusques : la voyelle *e-* du nom latin *Etrusci* est alors interprétée comme une voyelle prothétique, qui est absente dans le grec Τυρσηνοί / Τυρσαῖνοί. Ce faisant, A. Kloekhorst a négligé de nombreux éléments qui ont déjà été soulevés.

---

34. L'évocation des toponymes à finale *-i* est particulièrement peu convaincante dans la mesure où les inscriptions gréco-romaines dans lesquelles elles sont attestées sont assez récentes par rapport à l'époque traitée.

35. Telle est d'ailleurs l'explication retenue par C. Ruijgh qui se soucie peu du hittite : sans considération sur la longueur initiale de la voyelle, Τρωία est perçu soit comme la dérivation normale de Τρός, à partir d'une flexion Τρός - \*Τροής, telle que ἦρος - \*ἦροής, soit comme une formation analogique Τρωία : Τρός, telle que αἰδῖος : αἰδώς. Cf. C. RUIJGH (1967), p. 89, n. 75 et p. 200, n. 509.

36. Cf. A. KLOEKHORST (2012), p. 46-51.

Son analyse, d'abord, ne tient pas compte de la forme Τροίη qui est celle de l'*Illiade*. Aussi, s'il résout le problème posé à I. Hajnal par le *ō* long du grec, l'auteur n'a simplement pas pris en considération l'inscription hiéroglyphique d'Ankara, qui a contraint I. Hajnal à partir de Τροίη pour trouver une base commune entre les noms grecs et anatoliens. Enfin, comme l'avait formulé L. Gindin à l'encontre de V. Georgiev, *tru(s)-* est probablement secondaire par rapport *turs-* (cf. *supra*, p. 9)<sup>37</sup>.

Les hypothèses proposées sont, à ce jour, imparfaites. Et si leur diversité est frappante, une tendance semble du moins avoir été commune à tous les auteurs, qui est d'avoir mené leurs recherches en ayant, dès le départ, une certaine idée de leur résultat. Sans parler du problème chronologique de cette interprétation, avec *\*Trous-*, L. Gindin paraît s'être soucié davantage des solutions qui pouvaient donner une étymologie commune aux noms de la cité de l'Hellespont et de la tribu balkanique que de l'étymologie propre de Τροίη, qui devait par ailleurs d'abord correspondre au hittite *Taruiša*. L'écart entre la racine *\*Trous-* et le nom reconnu dans les Annales de Tudhaliya IV est cependant notable et finalement accentué par l'inscription louvite suggérant la prononciation *ta* des signes cunéiformes. Le tort d'I. Hajnal est d'avoir avant tout cherché la racine commune des noms hittite et grec, conformément à l'idée de la correspondance entre la légendaire cité de Priam et le pays membre de la coalition d'Assuwa ; de *\*Toru* peuvent alors raisonnablement dériver Τροίη et *Taruiša*, mais cette racine est par contre incapable d'expliquer le seul rapport des formes du grec entre elles. La base *\*trō-* / *\*trū-* défendue par A. Kloekhorst enfin établit une coïncidence remarquable entre Troie et les Étrusques, mais méconnaît à la fois les différents témoignages du grec et ceux de l'anatolien.

De manière générale, un défaut méthodologique ressort de toutes ces tentatives, celui de n'avoir pas, en premier lieu, réconcilié les formes les plus évidemment apparentées et liées au nom de Troie. Les auteurs, en effet, n'ont eu de cesse de chercher le rapport du nom grec, à partir tantôt de Τροίη tantôt de Τρωῖα, avec le nom hittite *Taruiša*, en recourant au mycénien, à l'illyrien ou au messapien, mais en négligeant complètement de déterminer le lien des formes du grec entre elles. Or le rapport entre les plus nombreuses formes avec *ō*, de Τρωῆς, Τρώς et Τρωῖα et la seule forme avec *ō̄*, Τροίη, n'est pas évident. Ainsi, à partir de l'ethnonyme duquel aura

---

37. Sans s'attarder sur l'étymologie du nom des Étrusques, qui est un vaste problème, la question de l'origine de cette voyelle prothétique en latin, alors que la langue supporte très bien la séquence *tr-* à l'initiale (cf., pour commencer, le nom de Troie, *Troia*) vaudrait la peine d'être posée.

ensuite été dérivé le nom de la ville <sup>38</sup>, plusieurs hypothèses doivent être envisagées.

1. Un thème en s, \**Trōs-*, serait à l'origine de l'ethnonyme Τρώς (ou, au pluriel, Τρώες), via \**Trōs-s*. Τρωῖα, ensuite, remonterait à \**Trōs-ijā* qui se conçoit comme la forme adjectivale au féminin issue de l'ethnonyme, et adjointe à un substantif sous-entendu (πόλις ou γῆ) <sup>39</sup>. Il faut alors admettre pour Τροίη la possibilité d'un atticisme de la tradition, selon un processus déterminé par C. Bally <sup>40</sup> : mettant en évidence l'abrègement des diphtongues longues ω, α, η devant α en attique (βασιλεία en face de βασιληίη chez Hérodote), il note qu'Homère a logiquement conservé la longue et l'hiatus dans toutes les positions, sauf dans les cas où les groupes dissyllabiques ωι, αι, ηι n'entraient pas dans l'hexamètre. Ainsi, quand il est suivi d'une longue, ce groupe est contracté, d'où par exemple Δηίφοβος en face de δηώσας. Τροίη, enfin, a dû prendre la place de \*Τρώη, au moment de la fixation de l'épopée par les diaskévastes athéniens : n'étant pas familiers de la séquence phonétique ωη, ils l'ont remplacé par une autre qui ne mettait par ailleurs pas en péril la structure métrique. Et en effet, la quantité de Τροίη à ce titre respecte celle de la diphtongue longue de Τρωῖα.

Dans ce cas, le maintien de la diphtongue dans le féminin Τρωαί s'expliquera par transparence morphologique par rapport au correspondant masculin <sup>41</sup>.

2. Τρώς est issu d'un ancien thème en \*-ομ- ; sa flexion aura alors suivi le modèle de δμώς où le vocalisme de l'acc. \**dmōn* (< \**dmou-η*) <sup>42</sup> avait été généralisé à l'ensemble du paradigme <sup>43</sup>. Τρωῖα aurait été dérivé à partir de cette base \**Trōm-*, et Τροίη se conçoit comme un atticisme de la tradition.
3. Dans la mesure où, enfin, la langue de laquelle aura été emprunté l'ethnonyme Τρώς est inconnue, \**Trō-* peut avoir été simplement à l'origine de l'ethnonyme Τρώς, à partir duquel aura été formé l'ensemble des dérivés.

---

38. Si l'inverse est plus courant, il existe de nombreux exemples de la dérivation d'un toponyme à partir du nom de ses habitants : les Φρύγες auront par exemple donné leur nom à la Φρυγία, de même que les Ἰταλοί à l'Ἰταλία.

39. Cf. E. RISCH (1974), p. 135.

40. Cf. C. BALLY (1905-1906), p. 24-25, qui a encore été cité par M. PETERS (1980), p. 133.

41. De la même manière, δμωαί, de δμωός aura été maintenu dans l'hexamètre et par après.

42. Ainsi \**djeu-m* > \**djēm* > Ζῆν et \**g<sup>u</sup>ou-m* > \**g<sup>u</sup>ōm* > (dorien) βῶν.

43. Ainsi que l'a montré J. Rau, à partir de πάτρως (cf. J. RAU [2011], p. 1-3).

Aucun indice positif ne permet de trancher en faveur de l'une ou l'autre hypothèse et, rien ne permet de rapprocher un terme plutôt qu'un autre de ceux qui sont issus d'une autre source que la tradition grecque : si *to-ro-o* des tablettes mycéniennes, par exemple, plaide en faveur de \**Trōs-*, \**Trōu-* sera soutenu par *to-ro-wo*.

La difficulté voire l'impossibilité de trouver une racine commune entre le nom grec Τροίη et le nom anatolien *Taruisa* suggère alors deux hypothèses : soit, contre l'idée répandue depuis E. Forrer, les deux toponymes réfèrent à des lieux différents, soit, avec moins de scepticisme, ils sont l'adaptation parfaitement indépendante d'un terme d'une langue inconnue, indo-européenne ou non indo-européenne.

Et ainsi, si elle a révélé des lacunes, cette évaluation ne doit pas déboucher sur un aveu d'ignorance : elle rappelle combien Troie, au croisement de l'Europe et de l'Asie, occupe une position décisive pour l'étude des langues et des peuples de l'espace anatolico-égéen, et, par là, l'intérêt de poursuivre inlassablement la recherche.

Élise FONTAINE  
Aspirante FNRS, Université Catholique de Louvain  
INCA - Place Blaise Pascal 1  
1348 Louvain-la-Neuve  
Belgique  
elise.fontaine@uclouvain.be

## Bibliographie

- Charles BALLY (1905-1906) : « Les diphtongues ΩΙ, ΑΙ, ΗΙ de l'attique », *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* 13, p. 1-25.
- Claude BRIXHE et Anna PANAYOTOU (1997) : « Le thrace », dans Françoise BADER (éd.), *Langues indo-européennes*, Paris, CNRS Éditions, p. 179-203.
- Gudmund BJÖRCK (1954) : « Miscellanea », *Eranos* 51, p. 271-275.
- Helmut Theodor BOSSERT (1946), *Asia*, Istanbul.
- Caterina CAMERA (1971) : « Digamma nel greco miceneo », *SMEA* 13, p. 123-138.
- John CHADWICK (1967) : « Mycenaean TE-KO-TO-NA-PE », *SMEA* 4, p. 23-34.
- Pierre CHANTRAINE (1958) : *Grammaire homérique, I : phonétique et morphologie*, Paris, Klincksieck.
- Pierre CHANTRAINE (1966) : « Finales mycéniennes en -IKO », dans Robert PALMER et John CHADWICK (éd.), *Proceedings of the Cambridge Colloquium on Mycenaean Studies*, Cambridge, University Press, p. 161-179.
- Sigrid DEGER-JALKOTZY et Stefan HILLER e.a. (éd.) (1999) : *Floreat studia Mycenaea: Akten des X. Internationalen Mykenologischen Colloquiums in Salzburg vom 1.-5. Mai 1995. Internationales mykenologisches Colloquium*, Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften.
- Peter DIMITROV (2009) : *Thracian Language and Greek and Thracian Epigraphy*, Cambridge, Scholars Publishing.
- Emil FORRER (1924) : « Vorhomerische Griechen in den Keilschrifttexten von Boghazköi », *MDOG* 63, p. 1-22.
- Emil FORRER (1929) : « Für die Griechen in den Boghazköi-Inschriften », *KF*, 1.
- Vladimir GEORGIEV (1938) : *Die Träger der kretisch-mykenischen Kultur; ihre Herkunft und ihre Sprache, II. Urgriechen und Urillyrier (Thrako-Illyrier)*, Sofia, Imprimerie de la Cour.
- Vladimir GEORGIEV (1958) : *Issledovanija po sravnitel'no-istoričeskomu jazykoznaniju*, Moskva, Izdatel'stvo inostranoj literatury.
- Leonid Aleksandrovič GINDIN (1981) : *Drevnejšaja onomastika Vostočnych Balkan*, Sofia, Izdatel'stvo Bolgarskoj Akademii Nauk.
- Leonid Aleksandrovič GINDIN et Vadim Leonidovič CYMBURSKIJ (1996) : *Gomer i istorija Vostočnogo Sredizemnomor'ja*, Moskva, Rossijskaja Akademija Nauk.
- Franz GSCHNITZER (1983) : « Zur geschichtlichen Entwicklung des Systems der griechischen Ethnika », dans Günter NEUMANN et Alfred HEUBECK (éd.), *Internationales mykenologisches Colloquium, 7. Nürnberg, 6.-10. April 1981*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, p. 140-154.
- Hans GÜTERBOCK (1986) : « Troy in the Hittite Texts. Wilusa, Aḫḫiyawa and Hittite History », dans Machteld MELLINK (éd.), *Troy and the Trojan War*, Bryn Mawr, p. 33-44.

- Ivo HAJNAL (2003) : *Troia aus sprachwissenschaftlicher Sicht. Die Struktur einer Argumentation* (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft. Vorträge und kleinere Schriften, 69), Innsbruck, Institut für Sprachen und Literaturen.
- John D. HAWKINS (1997) : « A Hieroglyphic Luwian Inscription on a Silver Bowl in the Museum of Anatolian Civilizations, Ankara », *Anadolu Medeni-yetleri Müzesi. 1996 Yıllığı*, p. 7-24.
- Alfred HEUBECK (1966) : *Aus der Welt der frühgriechischen Lineartafeln: eine kurze Einführung in Grundlagen, Aufgaben und Ergebnisse der Mykenologie* (Studienhefte zur Altertumswissenschaft, 12), Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht.
- Radoslav KATIČIĆ (1976) : *Ancient Languages of the Balkans*, Den Haag, Mouton.
- Alwin KLOEKHORST (2012) : « De taal van Troje », dans René VAN BEEK *et al.*, *Troje, Stad, Homerus en Turkije*, Amsterdam, Wbooks, p. 46-51.
- Paul KRETSCHMER (1924) : « Alaksandus, König von Vilusa », *Glotta* 13, p. 205-214.
- Paul KRETSCHMER (1930) : « Zur Frage der griechischen Namen in den hethitischen Texten », *Glotta* 18, p. 161-170.
- Paul KRETSCHMER (1935) : « Zum Balkan-Skythischen », *Glotta* 24, p. 1-56.
- Oscar LANDAU (1958) : *Mykenisch-griechische Personennamen*, Göteborg, Almqvist & Wiksell.
- Emmanuel LAROCHE (1956-1957) : « Notes de toponymie anatolienne », dans MNHMHC XAPIN, *Gedenkschrift Kretschmer*, 2, Wien, Wiener Sprachgesellschaft - Brüder Hollinek ; Wiesbaden, O. Harrassowitz, p. 1-7.
- Joachim LATACZ (2004) : *Troy and Homer. Towards a Solution of an Old Mystery*, trad. de l'allemand par Kevin WINDLE et Rosh IRELAND, Oxford, University Press.
- Michel LEJEUNE (1958) : *Mémoires de philologie mycénienne*. Première série, 1955-1957, Paris, CNRS.
- Michel LEJEUNE (1972) : *Mémoires de philologie mycénienne*. Troisième série, 1964-1968, Roma, Ateneo.
- Margareta LINDGREN (1973) : *The People of Pylos. Prosopographical and Methodological Studies in the Pylos Archives. Part I: A Prosopographical Catalogue of Individuals and Groups* (Acta universitatis Upsaliensis. Boreas : Uppsala Studies in Ancient Mediterranean and Near Eastern Civilizations, 3), Uppsala, Almqvist & Wiksell.
- Wilhelm MEYER (1907) : *De Homeri patronymicis*, Göttingen, Officina Academica Dietrichiana.
- Anna MORPURGO (1963) : *Mycenaeae Graecitatis Lexicon*, Roma, Ateneo.
- Robert PALMER (1969) : *The Interpretation of Mycenaean Greek Texts*, Oxford, Clarendon.
- Martin PETERS (1980) : *Untersuchungen zur Vertretung der indogermanischen Laryngale im griechischen* (Philosophisch-historische Klasse. Sitzungsberichte, 377), Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften.
- Jeremy RAU (2011) : « Indo-European Kinship Terminology: \*ph<sub>2</sub>tr-ou-/ph<sub>2</sub>tr-*u-* and its Derivatives », *Historische Sprachforschung* 124, p. 1-25.

- Elisabeth RIEKEN (2005) : « Zur Wiedergabe von hethitisch /o/ », dans Gerhard MEISER et Olav HACKSTEIN (éd.), *Sprachkontakt und Sprachwandel. Akten der XI. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft, 17-23 September 2000, Halle an der Saale*, Wiesbaden, Ludwig Reichert, p. 537-549.
- Ernst RISCH (1974) : *Wortbildung der homerischen Sprache*, Berlin, W. de Gruyter.
- Cornelis J. RUIJGH (1967) : *Études sur la grammaire et le vocabulaire du grec mycénien*, Amsterdam, Hakkert.
- Martin S. RUIPÉREZ (1979) : « Le génitif singulier thématique en mycénien et en grec du premier millénaire », dans Hugo MÜHLESTEIN et Ernst RISCH (éd.), *Colloquium Mycenaeanum. Actes du 6<sup>e</sup> Colloque international sur les textes mycéniens et égéens, Neuchâtel, 7 au 13 septembre 1975*, Neuchâtel, Université de Neuchâtel.
- Ion RUSSU (1969) : *Die Sprache der Thrako-Daker*, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, București, Editura Științifică.
- Eduard SCHWYZER (1939) : *Griechische Grammatik auf der Grundlage von Karl Brugmanns griechischer Grammatik* (Handbuch der Altertumswissenschaft, 2.1.2), vol. 1, München, Beck.
- Gerd STEINER (2007) : « The Case of Wiluša and Ahhiyawa », *Bibliotheca Orientalis* 64, p. 590-612.
- Michael VENTRIS et John CHADWICK (1973) : *Documents in Mycenaean Greek*, Cambridge, University Press.
- Kiril VLAHOV (1963) : « Nachträge und Berichtigungen zu den thrakischen Sprachresten und Rückwörterbuch », *Godišnik na Sofijskija Universitet, filologičeski fakultet*, 57.